

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



DES AULNIERS Luce, 2009, *La fascination. Nouveau désir d'éternité*. Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. Santé et société, 398 p., bibliogr. (François Romijn)

Dans cet ouvrage très dense, Luce Des Aulniers entend discuter la notion de fascination comme modalité d'être au monde. Elle en souligne l'omniprésence contemporaine et en examine certaines facettes à partir de différentes thématiques : le corps, la santé, le pouvoir, notamment. Le fil conducteur de l'auteure est rapidement rattaché aux imbrications entre la fascination et la mort. Le livre est alors guidé par une série de questionnements ressortant des façons dont la mort et la fascination qu'elle endosse se trouvent intégrées à la vie. En décodant les « méandres qu'empruntent la vie et la mort dans nos parcours d'êtres humains » (p. 6), là où la fascination servirait de ferment, l'auteure cherche à en dégager les effets heureux et délétères, notamment ses effets d'emportement sur la totalité du désir vivre. Ce qu'elle discute au travers d'un arsenal d'exemples décrits comme expression de la vie présidant à notre rapport à la mort ou, inversement, un fond de rapport à la mort s'élaborant et se révélant au creuset de nos manières de vivre (p. 245) : le suicide, l'attrait pour le morbide, les représentations artistiques de la mort, le rapport au temps, à la violence, à l'identité, à l'apparence, la mort comme événement, etc.

La démarche de l'auteure se déploie en refusant de séparer ce qu'elle appelle « la psyché du social-historique ». On voit en effet l'intrication entre des montées en généralité et une inspiration plus phénoménologique dans son ambition de documenter les chemins de la fascination dans le contexte des sociétés occidentales. On peine cependant à voir la personne s'engageant au travers de la fascination dans les matériaux amenés, on aperçoit peu le caractère palpable de la réalité empirique, si ce n'est dans les mentions faites à certaines figures de discours. On ressent néanmoins rapidement à quel point les thèses développées sont nourries d'une expertise empirique approfondie des thèmes discutés. Elle entend très justement assumer une posture d'essayiste dans cet ouvrage et, bien que la structure soit très efflorescente, le lecteur reste pris dans son cheminement.

Ce travail d'analyse des caractéristiques et des effets de la fascination se voit rattaché à une thèse transversale sur l'individualisme contemporain. La fascination dénierait le droit à l'individualité de l'humain. Être fasciné reviendrait à s'oublier, à être médusé, paralysé dans sa capacité de penser. Elle pousserait dès lors à s'indifférencier au lieu de se différencier. Ce qui ouvre cette modalité d'être au monde à un paradoxe dans la mesure où l'on chercherait inconsciemment la fascination afin de consolider son individualité.

Il importe, car c'est là l'un des apports les plus captivants de cet ouvrage, de spécifier plus avant les facettes de cette tension anthropologique, de cette ouverture au monde singulière que Des Aulniers nous dépeint : une fascination dans sa complexité. Elle désigne tout d'abord une ouverture vers un ailleurs inconnu, un en-deçà, un au-delà, qui nous hisse hors de l'ordinaire, « souvent perçu comme trop ordinaire : en soi, se mouvoir, c'est du vivant » (p. 11). La fascination serait cet appel du vivant. Ce qui justifie cet intérêt de l'auteure pour le corps, pour la maladie, pour la mort.

Ce mouvement anthropologique semble disposer à un engagement ambigu, interstitiel, qu'il importerait d'approfondir. On le constate d'une part, dans ses effets, à la fois vertueux et délétères. On le constate dans son rapport épistémique et la place laissée à la critique. D'un côté, la fascination est source d'enthousiasme, d'émerveillement, elle s'impose comme une évidence qui apaise, elle éloigne le doute en faisant écran à la perplexité et porte la promesse du bonheur. Elle fait notamment pénétrer dans l'indicible, dans le « c'est fascinant », qui veut « TOUT dire pour qui l'énonce » (p. 12), sans avoir à élaborer son propos. Engagé en fascination, on ne perçoit que sa part d'attraction et pas sa dangerosité. Pourtant, de l'autre côté, la fascination, souvent sans borne, appelle à la répétition, elle rendrait aveugle car elle se satisferait de « la vibration qu'elle produit » (p. 22). Quand elle déporte la personne vers l'idéalisation ou l'idolâtrie, elle obture alors les potentialités créatrices et l'autocritique. Elle soumet à de nouvelles dépendances, elle détériore l'aptitude à l'autonomie, elle endort la vigilance.

D'autre part, cet engagement, ancré dans une suspension de ce qui fait tension, dispose à une modalité d'être au monde qui fait ondoyer la personne. Notamment entre une coordination à soi de bas-niveau et le modèle d'un plan, d'un calcul, la fascination s'impose en effet comme une position « rationnelle » (p. 385). « Elle contribue également et entre autres à la vision gestionnaire par objectifs, lorsque cette dernière n'ajuste pas les moyens et se refuse à faire place à l'inattendu, à l'imprévisible, tout autant qu'au but de l'entreprise ou à son motif d'existence » (p. 29). Il semble y avoir là un « un désir source de tension incontournable dans le fait du vivant humain » (p. 12). L'auteure reconnaît le caractère composite de la fascination, notamment dans le lien qu'elle opère avec la séduction qui oscille « constamment entre deux modèles : celui du calcul, du plan, de la programmation, et celui des jeux de l'irrationnel » (p. 37). Elle n'en approfondit pas les points de tension.

Nous inviterions à prolonger davantage ce questionnement socioanthropologique essentiel à un niveau plus interactionniste et ethnographique, tant au niveau des façons dont sont maintenus ces deux mouvements que dans leurs décalages. L'auteure décrit brillamment les temporalités sous-jacentes, le rapport à la vérité, les promesses et sacrifices inhérents. Insister davantage sur le rapport à l'autre dans la fascination, sur la place réservée à autrui dans l'engagement de la personne fascinée, nous semble être une voie intéressante à explorer. Une question que l'auteure aborde relativement peu. Le décalage ethnographique et la comparaison anthropologique qui font le prix de la discipline seraient une seconde voie d'approfondissement des chemins de la fascination.

*François Romijn
Groupe de Recherche sur l'Action publique–GRAP, Institut de Sociologie
Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, Belgique*